

SCÈNE IV.

PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON.

PHILIPPE.—Vous êtes en avance, n'est-ce pas ? Nous avons le temps ?

LE BARON.—Il n'est que neuf heures. . . . Nous sommes ici depuis quelques instants. . . . Nous avons quitté Beaulieu à pied, comme pour une promenade, afin d'éviter les questions. . . . La baronne va nous rejoindre. . . . Elle tiendra compagnie à madame Derblay.

PHILIPPE.—Merci, mon cher baron. Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié et je vous en suis très reconnaissant. . . . Quant à vous, Octave, j'ai une dette à acquitter envers vous et je le fais de grand cœur. . . . Je vous ai rendu responsable de torts qui n'étaient pas les vôtres. . . . J'ai été injuste et je m'en accuse. . . .

LE BARON.—Bien, mon ami !

OCTAVE (*très ému*).—Philippe, j'ai appris ce qui s'est passé entre Claire et vous. . . . Je sais combien ma sœur a été coupable, et je vous plains d'avoir enduré de tels chagrins, autant que je vous admire d'avoir su les cacher. Vous étiez dans votre droit. Nous avions rien à attendre de vous, et c'est moi qui vous demande pardon d'avoir osé vous demander votre sœur. . . .

PHILIPPE.—Non, mon ami. . . . Et. . . . (*Regardant la baronne*). Je veux qu'on sache bien, dans les graves circonstances où je me trouve, je suis heureux de la savoir aimée par un honnête homme tel que vous. Je veux réparer mon injustice d'un moment, et je vous lègue Suzanne, comme ce que j'ai de plus cher au monde.

OCTAVE.—Philippe ! (*Philippe lui tend les mains, il les lui serre avec effusion et se met à pleurer.*) Oh ! Philippe !. . . .

LE BARON.—Brave cœur !

PHILIPPE (*dominant son émotion*).—Allons, marquis, un peu plus de fermeté ! J'espère que ce sera de ma main que vous recevrez ma sœur. . . . Mais si je n'étais plus là, mon ami, quand vous l'épouserez, aimez-la bien. Elle le mérite. C'est un cœur tendre que la moindre déception briserait.

OCTAVE (*avec élan*).—Ah ! toute une existence de dévouement et de tendresse, en échange du bonheur que vous me donnez !. . . . Mais, Philippe, puisque vous êtes si bon, si généreux, ne le soyez pas à demi. . . .

LE BARON.—Ayez compassion de cette pauvre femme accablée et désespérée. . . . oh ! sincèrement !

OCTAVE.—Songez qu'elle pourrait ne plus vous revoir. . . . Je viens de lui parler : elle m'attendait.

LE BARON.—Elle est là ! elle pleure.

OCTAVE.—Oh ! par grâce ! un mouvement d'indulgence !. . . . Ne la repoussez pas !. . . . Faites cela, je vous en supplie !

PHILIPPE (*sombre*).—Je voulais éviter une entrevue, qui ne pouvait être qu'horriblement pénible pour votre sœur et pour moi. Vous désirez tous deux qu'elle ait lieu. . . . J'y consens. . . . (*Au baron*). Mais faites en sorte de l'abréger. . . . et facilitez-moi le départ, en venant me chercher. . . .

LE BARON.—Je vous le promets. . . .

OCTAVE.—Oh ! merci. . . .

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA BARONNE, CLAIRE.

(*Claire s'avance, appuyée sur la baronne.—Octave et le baron vont prendre leur chapeau et disparaissent par le fond.—La baronne les suit.—Claire et Philippe restent un instant en présence, silencieux.—Claire fait un effort pour parler.—Elle ne peut y parvenir et, saisissant la main de Philippe, elle éclate en sanglots.*)

CLAIRE.—Oh ! Philippe !. . . .

PHILIPPE (*très troublé*).—Claire. . . . par grâce. . . . vous me troublez profondément. . . . J'ai besoin de tout mon courage. . . . Je vous en supplie ! Calmez-vous, ménagez-moi, si vous tenez à ma vie !. . . .

CLAIRE.—Votre vie ! Ah ! Plutôt donner cent fois la mienne ! C'est moi, malheureuse, qui, par mon emportement, vous ai jeté dans le danger !. . . . Est-ce que je n'aurais pas dû tout supporter ? En souffrant, j'expiais mes torts envers vous. . . . Et, dans une minute d'emportement, j'ai tout oublié ! Oh ! vous devez me haïr. . . . car je ne vous ai fait que du mal. . . .

PHILIPPE (*très doucement*).—Non ! je ne vous hais pas. . . . Il y a eu, au début de notre existence commune, un malentendu qui nous a coûté, à l'un et à l'autre, bien des peines. . . . Je ne vous en fais pas seule responsable. . . . Il y a eu de ma faute. . . . Je n'ai pas su vous comprendre. . . . Je n'ai pas su assez complètement me sacrifier. . . . Je vous aimais trop ! J'ai beaucoup souffert ! Mais je ne veux pas m'éloigner en vous laissant la pensée que j'ai conservé pour vous de la rancune. . . . Donnez-moi la main, comme je vous la donne, et disons-nous adieu. . . .

CLAIRE.—Adieu ! Mais non ! pourquoi ? (*avec force*.) Vous ne vous battez pas !. . . . Je saurai vous en empêcher !

PHILIPPE.—Et comment ?

CLAIRE.—En sacrifiant mon orgueil à votre sécurité ! Oh ! rien ne me rebutera puisqu'il s'agit de vous ! Je m'humilierai devant la duchesse. . . . S'il le faut, j'irai trouver le duc.

PHILIPPE.—Je vous le défends ! Vous portez mon nom, ne l'oubliez pas ! Toute humiliation qui vous atteindrait m'atteindrait moi-même. . . . (*avec éclat*) Et puis, enfin, comprenez donc que je l'exècre, cet homme qui a été cause de mon malheur ! Et soyez sûre que l'instant, qui va me mettre face à face avec lui, est par moi, depuis longtemps, ardemment attendu !

CLAIRE (*avec angoisse*).—Philippe !

PHILIPPE.—Ce n'est pas pour rien, allez, que j'ai souffert sa présence chez moi. Je voulais l'avoir à ma portée. Je savais de quoi il était capable, et il fallait, pour ma justification complète à vos yeux, qu'à l'outrage de son abandon, il ajoutât l'outrage de son nouvel amour !

CLAIRE (*avec dégoût*).—Ah !

PHILIPPE.—Mais je vous connais aussi. J'étais sûr que ce serait par vous même, dans une heure de suprême révolte, que cet homme me serait livré. Vous avez fait ce que j'attendais de vous. Maintenant, le reste me regarde.

CLAIRE (*s'attachant à lui*).—Oh ! mais cela, c'est impossible ! Philippe, c'est de la folie !. . . . Je ne vous quitterai pas.

PHILIPPE.—Laissez-moi !